

Les migrants nordestins à São Paulo : entre intégration et rejet

LES STATISTIQUES PUBLIÉES récemment par la Fondation SEADE¹ montrent que l'État de São Paulo, et en particulier sa capitale, reste le plus important pôle d'attraction pour les populations de migrants venues du Nordeste. Entre 1995 et 2000, la capitale a accueilli 410 000 migrants, dont 73 % sont originaires du Nordeste². À la demande d'un député pauliste³, la fondation a mis à jour aussi les données concernant la population totale de *Nordestins* vivant dans l'État, et les a comparées aux populations des autres États du Nordeste : la conclusion est que São Paulo, qui compte 4,9 millions de *Nordestins*, pourrait aujourd'hui être considéré comme le cinquième État *nordestin* de la fédération, après Bahia (13 millions), le Pernambouc (7,9 millions), le Ceará (7,4 millions) et le Maranhão (5,6 millions). La ville de São Paulo, quant à elle, compte 30 % de migrants, pour la plupart *Nordestins* : 25 % de *Bahianais*, 15 % de *Pernamboucains* et 8 % de *Cearenses*. Si nous y ajoutons les descendants des *Nordestins*, de première et deuxième génération, il en ressort que si, par le passé, le *Paulistan* typique était un descendant d'Italiens, de nos jours il descend d'un *Nordestin*.

Quelques repères historiques

Les déplacements de populations partant du Nordeste vers São Paulo ont une histoire vieille d'environ 150 années, et remontent à la période de la prohibition du trafic d'esclaves, avec la Loi Eusébio Mattoso, promulguée en 1850. L'adoption de cette loi a coïncidé avec les débuts de l'expansion de l'économie du café dans l'État de São Paulo. Ces deux facteurs,

1 Fundação Sistema Estadual de Análise de Dados. Ces résultats se fondent sur le recensement de l'année 2000, réalisé par l'IBGE (Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística).

2 30 % des migrants *nordestins* viennent de Bahia, 13,1 % de Pernambouc. Il est important de préciser que, pendant la même période, 380 000 personnes ont quitté la capitale, ce qui fait de la ville une plaque tournante des migrations internes au Brésil. Les statistiques de la fondation ont été publiées par le journal *Folha de São Paulo*, le 16/10/2003.

3 Walter Feldman (PSDB), qui souhaite oeuvrer en faveur d'une diminution des conflits entre les parlementaires de São Paulo et ceux des États *nordestins*

conjugués, ont rendu le transfert d'esclaves du Nordeste vers São Paulo inévitable, car le plus grand contingent de main-d'œuvre esclave se trouvait dans le Nordeste, alors que l'État de São Paulo était encore sous-peuplé, aussi bien en hommes libres qu'en esclaves⁴. Certes, il ne s'agissait pas là de migration proprement dite, mais plutôt d'un trafic interne d'esclaves⁵. Entre 1890 et 1920 – après l'abolition de l'esclavage, donc – le nombre de *Nordestins* à migrer vers São Paulo en raison de l'expansion de l'économie du café ne fut pas extraordinaire (cette période fut celle de l'arrivée massive des immigrants étrangers). La présence d'une main-d'œuvre libre originaire du *Nordeste* dans les plantations de café paulistes est tout de même admise, même si ce phénomène ne semble pas assez étudié, probablement parce qu'il a été éclipsé par les nombreux travaux des sociologues et des historiens sur la présence de la main-d'œuvre étrangère dans les propriétés agricoles paulistes (et par ailleurs dans les usines de la capitale, un peu plus tard).

C'est dans les années 20 que les flux de migrants *nordestins* vers São Paulo commencent à se faire sentir, en raison du manque croissant de main-d'œuvre dans la région, toujours en expansion et en pleine diversification. Quant à la migration massive, elle commencera juste après le krach de la bourse new-yorkaise et la chute du cours du café. À partir de 1930, l'entrée d'étrangers au Brésil décroît. En même temps, les immigrants étrangers précédemment venus et employés jusqu'alors comme travailleurs agricoles dans les fermes de l'État, commencent à partir vers la capitale en quête de travail dans les usines. L'on constate dès lors une augmentation du nombre de travailleurs agricoles nationaux migrants, tendance qui va s'accroître pendant toute cette décennie.

Avec la Révolution de 1930, une forte politique de valorisation des travailleurs nationaux, popularisée sous le nom de « Loi des ¼ », est instaurée par Getúlio Vargas. Cela ouvrait aux Brésiliens originaires d'autres régions l'accès au travail salarié là où il était le plus abondant. Le gouvernement de l'État de São Paulo, occupé alors par Armando Salles de Oliveira (de 1933 au début de 1937), en commun accord avec le gouvernement central, a mis en place une politique de recrutement de main-d'œuvre, largement subsidiée. Des centres avancés de recrutement de migrants ont été ouverts dans le Nord du Minas Gerais, en y attirant les candidats à la migration. Des villes comme Pirapora, Corinto et Montes Claros se sont transformées en véritables centres d'enrôlement, où les entreprises privées venaient chercher

4 En 1854, le Nordeste comptait 3.077.212 hommes libres et 655.588 esclaves, alors que dans l'État de São Paulo ne vivaient que 382.269 hommes libres et 117.731 esclaves. En 1887 - seulement trois décennies plus tard - la population pauliste libre faisait presque le double : 680.742. Les thèses les plus importantes sur la transition du travail esclave au travail salarié au Brésil furent élaborées par Celso Furtado, João Manuel Cardoso Mello et Maria Sylvia Carvalho Franco. Une bonne discussion sur ce problème, complexe, et ces thèses, se trouve in BRITO, Fausto, « As Migrações e a Transição para o Trabalho Assalariado no Brasil », travail présenté lors de la XIII^e rencontre de l'Association d'Études Brésiliennes de la Population, Ouro Preto, Minas Gerais, du 4 au 8 novembre 2002, à consulter sur Internet: www.abep.org.br/XIIIencontro/Anais_Abep_2002/trabalhos.htm, les données ci-dessus citées se trouvent aussi dans cet article, p. 5.

5 V. Balan, Jorge, « Migrações e desenvolvimento capitalista no Brasil: ensaio de interpretação histórico-comparativa », in *Centro e Periferia no Desenvolvimento Brasileiro*, São Paulo, Difusão Européia do Livro, 1974, pp. 7-28 (introduction au livre) et pp. 111-184.

directement, dans les bureaux d'embauche et de triage de la Secretaria da Agricultura do Estado de São Paulo, les migrants descendus du *Nordeste*. Dans les postes de recrutement, les candidats se soumettaient à des examens rigoureux, et seuls recevaient le « laissez-passer » de l'immigration (le document émis par les fonctionnaires était ainsi dénommé) ceux qui présentaient de bonnes conditions physiques et mentales⁶. Ceux-là bénéficiaient d'un titre de voyage octroyé par les autorités et après l'arrivée à São Paulo, pouvaient effectuer un court séjour à l'Auberge des Immigrants de la rue Visconde de Parnaíba, ouverte à partir de 1930 aux travailleurs nationaux ; les groupes de travailleurs étaient ensuite distribués entre les fermiers qui les attendaient⁷.

Entre 1930 et 1940, la ville de São Paulo se transforme en un pôle industriel puissant, dorénavant plus important que la capitale fédérale brésilienne de l'époque. Les migrants arrivent directement du *Nordeste* pour travailler aussi dans des usines paulistes⁸. D'autres, arrivés plus tôt comme travailleurs agricoles, partent à leur tour vers la capitale et sa région métropolitaine en formation, en quête de travail dans l'industrie. Pendant la décennie cinquante, le flux migratoire ne décroît pas, avec des embauches qui continuent d'être faites à l'intérieur même du Nordeste, en plein « sertão ». Ces années-là, et celles qui les suivent, se caractérisent par une diminution des migrants embauchés dans les propriétés agricoles, et une augmentation constante du flux vers la capitale, toujours en pleine croissance industrielle et urbaine, à un tel point que dans les années 50, la capitale pauliste absorbait à elle seule toute la main-d'œuvre venue des autres États de la fédération⁹. Plus tard, entre la fin des années 60 et 70, quand le pays a connu ses plus élevés taux de croissance et d'accumulation du capital, conjugués à l'hyper exploitation de la force de travail – c'était cela le « miracle brésilien » – la tendance qui faisait de la capitale la destination privilégiée des migrants *nordestins* ne s'est pas démentie, leurs activités se concentrant désormais dans deux secteurs : la construction civile et les services domestiques.

Depuis les années 80, les mouvements migratoires vers São Paulo ont diminué sensiblement. La capitale, qui jusqu'alors attirait des populations venues non seulement du Nordeste, mais de toutes les régions du Brésil, a connu des flux migratoires allant dans le sens inverse. Cette tendance s'est accentuée dans les années 90, notamment en raison de la crise économique et du chômage, qui ont frappé plus que partout au Brésil, la capitale et sa région

6 Après l'arrivée à São Paulo, le migrant était souvent en proie à des tracasseries administratives, et il lui fallait obtenir encore un « sauf-conduit », qui remplaçait un acte de naissance inexistant, la plupart du temps, pour l'écrasante majorité des *Nordestins*

7 Estrela, Ely Souza, *Os Sampauleiros: cotidiano e representações*, Humanitas FFLCH/USP, Fapesp, Educ, 2003, pp. 148-152.

8 Voyons par exemple le cas de la Companhia Nitro Química Brasileira, fondée en 1935 avec le soutien de Getúlio Vargas, par les familles Lafer et Ermírio de Moraes. L'usine s'est établie dans la municipalité de São Miguel Paulista, dans le grand São Paulo ; elle a attiré des milliers de migrants nordestins, qui ont marqué l'histoire de cette ville, où existe encore, de nos jours, un quartier connu comme « Bahia Nova ». Voir à ce propos Fontes, Paulo, *Trabalhadores e Cidadãos. Nitro Química: A fábrica e as lutas operárias nos anos 50*, São Paulo, Annablume, 1997.

9 Estrela, *op. cit.*, p. 155.

Flávia Nascimento

métropolitaine. Il est toutefois curieux de vérifier – comme le montrent des études démographiques récentes – que São Paulo demeure, pour le Nordeste, le pôle national d'attraction qu'il a cessé d'être pour les autres régions brésiliennes (à l'exception du Nord). Ainsi, si beaucoup de *Nordestins* ont fait le chemin du retour, d'autres ont continué de migrer vers la capitale et l'État, en profitant des réseaux de migration précédemment établis¹⁰.

10 Voir à ce sujet Baeninger, Rosana, « Expansão, Redefinição ou Consolidação dos Espaços da Migração em São Paulo? Análises a partir dos primeiros resultados do Censo 2000 », travail présenté lors de la XIIIe rencontre de l'Association d'Études Brésiliennes de la Population, Ouro Preto, Minas Gerais, du 4 au 8 novembre 2002, à consulter sur Internet : www.abep.org.br/XIIIencontro/Anais_Abep_2002/trabalhos.htm

Les causes de la migration

Avant de se poser des questions sur les causes de cette migration, il semble utile de rappeler que les migrants, dans leur écrasante majorité, ne sont pas originaires de n'importe quelle partie du Nordeste. Ils partent, surtout, de l'intérieur des terres *nordestines*, et non des localités proches des côtes. Il s'agit de populations paysannes, que viennent de ces vastes contrées éloignées du littoral, dénommées « sertão ». Celui-ci, même s'il dépasse les frontières du Nordeste, couvre un vaste territoire dans cette région. Comme on le sait, le « sertão » se caractérise par des conditions de vie difficiles et d'une rudesse extrême, ce qu'exprime le mot de « agreste », son synonyme. Un des fléaux les plus terribles qui accablent les populations *nordestines* du « sertão », et cela depuis longtemps, est la sécheresse¹¹. Celle-ci constitue sans doute une tension de type environnemental qui se double de conséquences socio-économiques, poussant les populations à quitter le « sertão ». Mais ce facteur n'est pas en mesure d'expliquer, à lui seul, les flux migratoires partant vers les régions les plus prospères du pays. À la sécheresse s'ajoutent d'autres tensions socio-économiques caractéristiques des sociétés traditionnelles, telles que les conflits autour de la propriété de la terre ou encore les tensions d'ordre politique, qui déterminent les persécutions et les expulsions : citons, pour ce qui est d'une période récente, le cas de l'ex-maire de São Paulo, Luiza Erundina (01/1989 à 12/1992), partie de João Pessoa à cause des problèmes politiques posés par ses activités militantes au sein de mouvements sociaux liés à l'Église Catholique¹². Et il y a enfin, les tensions familiales résultant d'une morale conservatrice fondée sur le code de défense de l'honneur, qui s'est trouvé parfois à l'origine des migrations¹³.

Il y a d'autres causes pour la migration massive des *Nordestins*. En décrivant le Brésil du « sertão », Darcy Ribeiro explique comment cette très vaste région intérieure du pays, englobée, en grande partie, par le Nordeste, est devenue, avec le temps et l'augmentation de la population, un véritable domaine « d'élevage d'humains » (« *criatório de gente* ») et par conséquent, un énorme réservoir de main-d'œuvre bon marché, avide d'emplois¹⁴. L'économiste Paul Singer, à son tour, considère que « la création d'inégalités régionales est la principale raison des

11 Les années de 1860, 1877 et 1899 furent terribles. En 1877, quand tout portait à croire que les malheurs de 1860 n'allaient pas se répéter, Dom Pedro II, dans un élan de générosité, aurait déclaré qu'il vendrait jusqu'au dernier joyau de la couronne, afin qu'aucun *Nordestin* ne subisse à nouveau le fléau de la famine. Voir Estrela, *op. cit.*, p. 46. Rappelons aussi la terrible année 1915, qui a donné le titre au roman de Rachel de Queiroz, *O Quinze*, qui a ouvert le cycle du roman du Nordeste. Enfin, pour mieux saisir l'ampleur des dégâts provoqués par la sécheresse, ainsi que ses implications dans les mouvements migratoires, voir Vieira Junior, Antonio Otaviano, « O Açoite da seca : Família e migração no Ceará (1780-1850) », travail présenté lors de la XIIIe rencontre de l'Association d'Études Brésiliennes de la Population, Ouro Preto, Minas Gerais, du 4 au 8 novembre 2002, à consulter sur Internet: www.abep.org.br/XIIIencontro/Anais_Abep_2002/trabalhos.htm

12 Estrela, *op. cit.*, p. 62.

13 Notamment dans le cas des femmes (quoique moins nombreuses à migrer). Voir Estrela, *op. cit.*, pp. 57-58.

14 Ribeiro, Darcy, *O povo brasileiro. A formação e o sentido do Brasil*. São Paulo, Companhia das Letras, 1995, pp. 347-348.

migrations internes qui accompagne l'industrialisation selon le modèle capitaliste. Il décèle deux sortes de régions qui peuvent fournir les grandes masses de migrants : celles qui sont sujettes à des facteurs de changement et celles qui souffrent des facteurs de stagnation. Le dernier cas est celui du Nordeste brésilien, transformé par la détérioration des conditions de vie en un véritable vivier de main-d'œuvre pour les latifundiaires et les grandes exploitations agricoles capitalistes »¹⁵.

En tant que centre d'expansion du capitalisme industriel brésilien (ultérieurement au cycle d'accumulation du capital résultant de l'économie du café), l'État de São Paulo – et en particulier sa capitale homonyme – présentait une forte demande de force de travail, d'où l'impressionnante augmentation de sa densité démographique pendant la période qui va des années 20 aux années 70. Pour les populations paysannes d'un Nordeste aux structures agraires caractérisées par des relations de travail basées sur l'allégeance (« coronel/agregado ») et, de plus, affligées par la sécheresse, São Paulo apparaissait comme un véritable pays de cocagne.

Permanence des stéréotypes

La société urbaine représente, pour les paysans du monde entier – et en particulier pour les *Nordestins* – le centre dont émane le pouvoir, l'autorité et la connaissance¹⁶. Le *caboclo*¹⁷ nordestin qui part vers São Paulo aspire à un meilleur salaire, mais pas seulement. Une chanson du compositeur bahianais Tom Zé rend bien les aspirations des *Nordestins* :

Car pour planter des haricots, je ne retourne pas là-bas.
Je veux être Cendrillon, chanter à la télé,
Inscrire les enfants à l'école, leur acheter de la glace,
Vivre comme un vrai civilisé, payer les impôts,
Être inscrit sur les listes des électeurs, avoir un frigo et une télé,
Et tous les papiers...¹⁸

L'on voit bien que l'émigration traduit le souhait d'un changement radical de vie : si le migrant part, c'est pour rompre avec la ruralité (« planter des haricots »), la dureté de la vie, et accéder aux biens de consommation, ainsi qu'au droit et à la citoyenneté. Mais dans la ville, où il arrive avec un bagage culturel caractéristique des formes d'organisation sociale traditionnelles, propres à l'économie fermée en vigueur dans ses régions d'origine, il se sent ignorant et diminué¹⁹ et n'arrive pas toujours à réaliser ses aspirations.

15 Singer, Paul, *Economia política da urbanização*, São Paulo, Brasiliense, 1987, p. 39, *apud* Estrela, *op. cit.*, p. 51

16 Durham, Eunice, *A Caminho da Cidade: a vida rural e a migração para São Paulo*, Perspectiva, S.P., 1972, p. 139.

17 Ce mot d'origine tupi est intraduisible. Il désigne l'individu issu du métissage entre le Blanc et l'Indien et renvoie aussi à toute une culture qui lui appartient.

18 Tom Zé, "Menina Jesus", in *Correio da Estação do Brás*, disque 33 rpm, São Paulo, Continental, 1978.

19 Durham, p. 46.

Le pays de cocagne s'avère donc bien hostile, ce qui s'exprime d'emblée par les préjugés des *Paulistes* contre les *Nordestins*. Dans le célèbre texte *Macounaïma*, de Mário de Andrade, l'on peut lire ceci : « Le bambin avait la tête plate et Macounaïma l'aplatissait encore plus en tapant dessus tous les jours et en disant au gosse : 'Mon fils, vas-y, grandis vite pour partir à São Paulo gagner beaucoup d'argent' »²⁰. Sur un ton amusant, le narrateur y faisait allusion – déjà en 1928 ! – à une caractéristique morphologique en général attribué aux *Nordestins*, qui leur vaut le surnom de « tête-plate » (*cabeça-chata*). On les appelle aussi, à São Paulo, par d'autres noms péjoratifs tels que « pau-de-arara » et « baiano ». Ces exemples montrent que le rejet et le préjugé dont sont victimes les *Nordestins* s'expriment, tout d'abord, au niveau du langage, par cette sorte de sobriquets et par d'innombrables blagues stéréotypées – quelques-unes très grossières – de contenu agressif et dépréciateur. En 1950, un groupe d'ouvriers *nordestins* du grand São Paulo créait la Société Bienfaisante Brésil-Unis (« Sociedade Beneficente Brasil Unidos »), qui avait comme objectif, entre autres, de répondre aux préjugés et aux blagues racontées par les humoristes dans les émissions de radio, et surtout, aux informations publiées dans les rubriques des faits-divers des journaux ; ceux-ci, lorsque le délinquant était un *Nordestin*, s'empressaient de le signaler, alors qu'ils ne le faisaient pas pour les coupables d'origine *pauliste* ou autre.

La situation n'a guère changé depuis. Le 7 février 2003, José Graziano da Silva, Ministre de la Sécurité Alimentaire et du Combat contre la faim, faisait la déclaration suivante, devant un public d'hommes d'affaires rassemblés dans l'amphithéâtre de la puissante Fédération des Industries de l'État de São Paulo (FIESP) : « Nous devons créer des emplois et des possibilités d'éducation là-bas, nous devons permettre l'accès à la citoyenneté là-bas. Car s'ils continuent de venir chez nous, nous serons obligés de continuer à circuler dans nos voitures blindées. » « Là-bas » voulait dire le Nordeste, et « ils », signifiait les *Nordestins*. Il va de soi que le ministre s'est empressé de faire une déclaration regrettant ce qu'il a appelé un « malentendu ». Le mal était cependant fait, et s'il a un mérite, c'est celui de rappeler que, selon le sens commun, le *Nordestin* est toujours un individu dangereux (il est d'ailleurs souvent évoqué comme porteur d'un couteau, la « peixeira »). Ainsi le pauliste, et en général le Brésilien du Sud-est et du Sud, serait l'homme « cordial », bien-élevé, pacifique et qui réussit, alors que les *Nordestins* seraient des criminels potentiels. Inutile de dire que cette idée n'est confirmée par aucune donnée statistique. Bien au contraire, des études récentes montrent que la délinquance est liée au chômage, et non aux migrations²¹.

Entre intégration et rejet

20 Andrade, Mário, *Macunaïma, o herói sem nenhum caráter*, Rio de Janeiro, Livros Técnicos e Científicos, São Paulo, Secretaria da Cultura, Ciência e Tecnologia, 1978, p. 26.

21 D'autres "malentendus" de cette sorte nourrissent l'actualité médiatique. En octobre 2003, l'actuelle mairesse de São Paulo, Marta Suplicy, apprenait que le Sénat avait voté contre un prêt demandé par sa ville à la Banque Nationale du Développement Social (BNDES). Le non l'avait remporté en raison de la mobilisation de six sénateurs *nordestins*. La réaction de la mairesse ne s'est pas fait attendre: « Il s'agit d'une manifestation du Nordeste contre l'État de São Paulo ». Sa déclaration a provoqué un tollé général, et beaucoup de protestations de la part d'hommes politiques *nordestins*.

Jusqu'ici, nous avons évoqué en termes généraux et abrégés l'histoire de la présence des *Nordestins* à São Paulo, les causes de l'arrivée massive de ces migrants, ainsi que les préjugés qu'ils y affrontent et dont ils sont l'objet. Le titre de cette communication suggérait le constat d'un véritable « rejet » dont seraient victimes ces migrants. Ce mot peut paraître excessif si l'on pense à certains migrants *nordestins* pauvres, qui ont parfaitement réussi après avoir migré à São Paulo, le cas le plus célèbre étant celui du *Pernamboucain* Luís Ignácio Lula da Silva, ouvrier métallurgique, plus tard syndicaliste, aujourd'hui devenu le président de la République. Il est évident qu'il ne serait pas pertinent de prendre sa trajectoire comme référence, tant elle est exceptionnelle.

Il y a certainement d'autres exemples qui témoignent d'une possible mobilité et promotion sociale pour ces migrants. Toutefois, si l'on regarde le profil démographique de la population des favelas de la capitale, il est aisé d'admettre que, pour la plupart des migrants *nordestins*, São Paulo apparaît comme une ville d'exclusion. Dans l'imaginaire des *Paulistes*, en général, l'habitant des favelas est un Noir ou un métis (« pardo »), fraîchement arrivé d'une région pauvre du Brésil. Cette représentation imaginaire de l'habitant de la favela correspond assez largement à la réalité : 53 % sont noirs ou métis, alors que pour la totalité de la municipalité ils ne sont que 29,8 %²² ; plus de 80 % des chefs de famille des favelas ne sont pas originaires de la ville de São Paulo. Ils viennent, effectivement, surtout du Nordeste : en 1991, 73,7% des migrants vivant dans les favelas étaient des *Nordestins* et, en 1996, ils étaient 69,4 %²³. Les chiffres indiquent que plus on va vers la périphérie de la ville, plus augmente la proportion de *Nordestins*. Il y a enfin une donnée qui corrobore l'idée du rejet auquel fait allusion le titre de cette communication: l'habitant de la favela – contrairement à la représentation que l'on se fait de lui – n'est pas toujours un migrant qui vient d'arriver à la ville. Les « favelados » sont majoritairement migrants, mais ne sont pas arrivés récemment. Cela signifie qu'ils s'installent de manière durable dans les bidonvilles, et il n'est pas rare de trouver deux ou trois générations qui y vivent²⁴.

Nous avons parlé des préjugés contre les *Nordestins*, ainsi que d'un rejet concrètement exprimé par des données chiffrées. Mais quelle explication peut-on donner à ce phénomène bien réel d'exclusion ?

Il nous semble, et c'est là une hypothèse de travail, qu'il est l'expression aigüe d'un problème identitaire, qui renvoie à l'opposition existant entre Brésiliens d'un Sud plus blanc, plus européen, et ceux d'un Nord plus noir, plus indien. Celle-ci dévoile l'ambiguïté

22 41,4 % pour ce que l'on appelle l'anneau périphérique. Il faut savoir que la municipalité de São Paulo est représentée par quatre anneaux concentriques : l'anneau central interne, l'anneau intermédiaire, l'anneau externe et l'anneau périphérique ; ce dernier est le plus grand et se caractérise par des niveaux de précarité encore plus drastiques. V. www.lidas.org.br/perfil/diagno/base/crescid.htm

23 Pour la population totale de São Paulo, comme nous l'avons déjà indiqué, les *nordestins* sont aussi majoritaires : en 1991, 51,5 %, et en 1996, 53,4 %.

24 Toutes ces données se trouvent in Pasternak, Suzana, « Espaço e População nas favelas de São Paulo », travail présenté lors de la XIIIe rencontre de l'Association d'Etudes Brésiliennes de la Population, Ouro Preto, Minas Gerais, du 4 au 8 novembre 2002, à consulter sur Internet: www.abep.org.br/XIIIencontro/Anais_Abep_2002/trabalhos.htm pp. 12-13.

fondamentale de la culture brésilienne, en ce sens que les Brésiliens se définissent, d'après Antonio Candido, comme « un peuple latin, héritier de la culture européenne, quoique métis du point de vue ethnique, situé dans les tropiques, influencé par les cultures primitives, amérindiennes et africaines »²⁵.

Cependant, il ne convient pas de confondre cette opposition avec la conception de l'existence de deux « Brésils », diffusée déjà dans les récits des voyageurs du XIX^e siècle, et encore présentée aujourd'hui dans les médias comme une sorte d'évidence²⁶. Selon cette conception, il y aurait une dualité essentielle au Brésil, qui oppose une technologie rudimentaire, une organisation patrimoniale du système traditionnel, rétrograde et pauvre, basé sur les relations personnelles de domination, à un système capitaliste industriel en expansion, moderne et riche, fondé sur la conception du gain, sur la rationalisation du processus de production, la bureaucratisation des institutions et l'impersonnalité des relations interpersonnelles. Il s'agit là d'une vision statique d'une réalité qui est beaucoup plus complexe et dynamique. Cette conception erronée, qui explique le sous-développement de quelques régions comme un héritage du passé, ne prend pas en compte l'interdépendance des deux systèmes²⁷.

Dans sa région d'origine, le *Nordestin* migrant apparaissait, il y a encore peu, comme un défricheur, un pionnier, un informateur. Il y jouait le rôle d'un diffuseur des nouveautés produites par le monde développé, urbain, en faisait circuler les nouvelles variées sur la musique, le cinéma, la radio, le sport (notamment le football), les appareils électroménagers, mais également informait sur les salaires, la politique, les grèves, les lois et les droits des citoyens²⁸. Son séjour dans le Centre-sud l'a mis en contact avec une société beaucoup moins marquée par les relations d'allégeance. Cela a pu lui permettre – consciemment ou non – de s'interroger et de remettre en question les valeurs de sa communauté d'origine, et d'établir, à maints égards, des passerelles entre ces deux lointaines régions du Brésil.

La formation du capitalisme moderne s'est bâtie de pair avec l'avènement, la disparition ou la réélaboration, dans l'espace géographique, de nouvelles activités économiques. De ce fait, l'histoire de la formation du capitalisme dans une société nationale est inséparable de l'histoire des ses flux migratoires²⁹. C'est ce que nous dit, en partie, l'histoire de l'immigration des *Nordestins* à São Paulo, long et douloureux processus d'intégration de contingents croissants de populations à un système économique industriel³⁰, qui les a fondamentalement maintenus à la

25 Candido, *Literatura e Sociedade*, São Paulo, Editora Nacional, 1980, p. 119.

26 Il y a quelques années les médias écrits brésiliens ont même forgé l'expression « Belíndia » – contraction de Belgique plus Inde – pour décrire la réalité du pays.

27 Voir Durham, *op. cit.*, pp. 8-9.

28 Il est intéressant de noter que le migrant *nordestin* reçoit deux dénominations distinctes (dans le « sertão » de Bahia), selon l'angle d'observation : du point de vue de sa communauté d'origine, il est appelé « sampaleiro », nom qui n'est pas du tout péjoratif, alors que du point de vue des *Paulistes* il reçoit des appellations dépréciatives telles que « tête-plate », et autres.

29 Voir Balan, *op. cit.*, p. 112.

30 Voir Durham, *op. cit.*, p. 214.

Flávia Nascimento

périphérie de la centralité urbaine, une périphérie qui, dans le cas de cette étude, s'identifie à des lieux et à des zones de l'exclusion.

Flávia NASCIMENTO
Université de Rennes 2

Les migrants nordestins à São Paulo : entre intégration et rejet